

Q.—Avez-vous jamais eu des tracas au sujet de la question du travail, avec vos ouvriers ? R.—Je n'ai jamais eu aucun tracas avec mes employés.

Q.—Combien d'heures travaillez-vous dans votre usine ? R.—Dix heures par jour.

Q.—Serait-ce de 7 heures du matin à 6 heures du soir ? R.—Oui, en hiver, nous travaillons le plus souvent neuf heures.

Q.—Quel jour payez-vous vos employés ? R.—Le samedi.

Q.—Combien de fois les payez-vous ? R.—Une fois par semaine.

Q.—Ne trouvez-vous pas que le samedi est le meilleur jour de paiement pour vos ouvriers ? R.—Je n'en sais rien ; nous n'avons jamais eu de plainte à ce sujet. Ça été notre habitude pendant des années de payer notre moule le samedi.

Q.—Tout votre outillage est-il protégé contre les dangers, ou bien avez-vous eu dans vos ateliers des accidents causés par vos machines ? R.—De temps à autre, il y a un accident dans les ateliers.

Q.—Sont-ce des accidents graves ? R.—Rien de plus qu'une blessure faite par une scie à rotation.

Q.—Avez-vous des gardes à ces scies, pour empêcher les accidents ? R.—Il n'y en a pas.

Par le PRESIDENT :—

Q.—Y a-t-il de vos ouvriers qui soient les propriétaires des maisons qu'ils occupent ? R.—Oui, trois de mes ouvriers possèdent leurs propres résidences.

Q.—Savez-vous s'ils ont économisé sur leurs salaires le capital nécessaire pour bâtir ces maisons, ou bien l'ont-ils obtenu d'autre source ? R.—Je crois qu'ils l'ont économisé sur leurs salaires.

Q.—Pensez-vous qu'un homme qui travaille aux taux dont vous avez parlé, peut, s'il a une grande famille, économiser assez d'argent pour se bâtir une maison ? R.—S'il a une grande famille, il ne le peut pas : mais s'il n'a qu'un ou deux enfants, il peut économiser un peu chaque jour.

Q.—Avez-vous quelque idée s'il y a bien des ouvriers dans cette ville qui se bâtissent des demeures ? R.—Pas tout dernièrement ; mais, il y a quelques années, il y en eut un assez grand nombre qui se bâtirent des maisons.

Q.—Avaient-ils alors de meilleurs salaires ? R.—Je crois qu'ils étaient plus régulièrement employés ; mais depuis le grand incendie de 1877, les affaires sont bien tombées, et nos ouvriers n'ont pas autant à faire qu'autrefois.

Q.—Croyez-vous que les temps fussent alors meilleurs pour les ouvriers qu'ils ne le sont à présent ? R.—Je le crois.

Q.—Les terrains ont-ils augmenté en valeur depuis lors ? R.—La propriété foncière est bien dépréciée depuis lors.

Q.—En ce cas, un homme qui veut acheter un terrain peut l'avoir à un prix raisonnable ? R.—Oui ; je crois qu'il peut l'avoir pour la moitié de ce qu'il lui aurait coûté avant l'incendie de 1877. Les immeubles n'ont jamais été si bas à St-Jean qu'à présent.

Par M. WALSH :—

Q.—En moyenne les vivres sont-ils plus ou moins chers à présent qu'il y a dix ans ? R.—Je crois que la plupart des vivres sont moins chers à présent que pendant bien des années précédentes.

Q.—Les loyers ont-ils augmenté depuis cette époque ? R.—Non : ils ont diminué, au contraire. Dans mon opinion, l'ouvrier de St-Jean est, en proportion des salaires qu'il reçoit, dans d'aussi bonnes conditions à présent qu'il n'a jamais été. Les salaires sont d'une bonne moyenne et il faut aussi peu cher pour vivre à présent qu'à aucune autre époque précédente. A présent l'homme